

## La structure et le spécifique, à propos de *Le Périple structural*

### I Présentation générale

Le structuralisme est l'invention d'un paradigme *scientifique* nouveau dans l'espace dit des sciences humaines, nouveau et scientifiquement fécond pendant tout un temps dans plusieurs domaines empiriques. Nouveau aussi par sa portée *philosophique* dont je soulignerai deux grands repères mis en valeur par *Le périple structural* :

— une nouvelle disposition, au regard de la science, entre *phusei et thesei*, ce qui est par nature et ce qui est d'institution humaine : une solution de ce que Jean-Claude Milner nomme le paradoxe modal.

— une *ontologie* de type nouveau, qui déploie les conséquences du principe saussurien fondateur « dans la langue il n'y a que des différences », et par laquelle sont remis en cause les principes les plus fondamentaux concernant les rapports de l'un et de l'être, de l'identité et de la différence, du même et de l'autre : la différence est antérieure à l'identité, et ne lui est pas relative ; le principe leibnizien des indiscernables est invalidé : deux êtres peuvent faire deux alors même qu'ils ne diffèrent par aucune propriété (et ils peuvent ne faire qu'un alors que leurs propriétés diffèrent : ainsi deux « sons » phonétiquement différents ne sont qu'un seul phonème dans une langue donnée dès lors qu'ils n'entraînent aucune différence pertinente, etc.).

Le structuralisme est aussi, a été, le nom d'un mouvement d'opinion, dans l'espace que vous<sup>1</sup> nommez *doxa*. Une des options du livre est d'établir une distinction tranchée entre science et opinion, *theoria* et *doxa* (démontrée en outre par des différences de dates, et partiellement d'acteurs) — sans pour autant rejeter purement cette part doxique qui a son importance et ses mérites.

Le structuralisme est né en linguistique<sup>2</sup>. En quelques décennies, vous le rappelez, on en a appris plus sur le langage qu'en quelques siècles auparavant. Les principes et méthodes structuraux se sont avérés opérants, féconds dans de multiples domaines des sciences dites humaines. Ces dernières ont paru avoir trouvé l'assise justement d'une scientificité à la fois vraie, c'est-à-dire galiléenne (mathématisée et empirique) et spécifique à la *thesis*. C'est le

---

<sup>1</sup> Cet exposé a été fait en présence de l'auteur. On a finalement choisi de conserver l'adresse de sa forme orale plutôt que de l'alourdir académiquement par le remplacement systématique par des constructions impersonnelles.

<sup>2</sup> J.-C. Milner dans ses réponses a souligné quelques repères historiques précis et nécessaires que j'avais écartés de la version prononcée pour des raisons de temps. Je redonne ici sommairement ceux qu'indique le livre lui-même.

« galiléisme étendu » qui nomme un des enjeux essentiels dégagés dans ce livre — à quoi le rapport de la psychanalyse à la science selon Lacan est fort intéressé.

Les principes sont élaborés par Saussure dans le cours de linguistique générale publié par ses élèves en 1916 — à propos du langage donc mais dans la perspective d'une sémiologie générale.

Ces principes s'avèrent très féconds avec la phonologie structurale qui fait son entrée publique au congrès de La Haye en 1928.

Le projet d'extension à d'autres champs est formulé très tôt par Jakobson en particulier.

Toutefois on peut dire que la rencontre, du fait de la guerre, à New York, en 1941, de Lévi-Strauss et de Jakobson est fondatrice : les principes structuralistes élaborés pour la langue s'avèrent utilisables et féconds dans le domaine de l'anthropologie. De là sont issues *Les structures élémentaires de la parenté* de Lévi-Strauss, œuvre de référence pour toute la suite du mouvement et déterminant capital en particulier pour Lacan, et le « Discours de Rome » de 1953.

En 1957 *Syntactic structures* de Chomsky met fin en droit au structuralisme en linguistique.

1968, selon Milner, peut être pris comme date de la mort du structuralisme comme mouvement d'opinion — mort qui se présente sous la forme de l'apothéose universitaire. A cette date tous les acteurs du structuralisme comme programme scientifique se sont en fait engagés dans d'autres voies.

La linguistique joue donc un rôle pilote, et ceci est bien connu : dans le mouvement de la *doxa* la linguistique est apparue comme science reine longtemps, jusqu'à ce que tout le monde s'en désintéresse. À vous lire on comprend pourquoi, et c'est une contradiction de fond du structuralisme : la linguistique régnait en tant qu'elle disait la structure, c'est-à-dire finalement rien de spécifique à la langue.

C'est le *programme* mis en œuvre qui donne la mesure de l'importance de ce moment de la pensée, c'est lui que vous dégagez dans une clarté inédite, lui qui est à certains égards complètement enseveli aujourd'hui, malgré l'éclat des grands noms déjà devenus classiques. Le livre rend compte de façon très éclairante des raisons internes et externes de son épuisement et de sa fin et vous dressez ici son tombeau — au sens mallarméen — en un temps où non seulement il a disparu mais où, dites-vous, ont disparu les traces de sa disparition. Toutefois il y a un legs que vous détaillez à la fin en trois points, sans faire pourtant annonce ni promesse. On se demande vers quoi pointent cet éloge et ce bilan, quelle suite d'avenir, peut-être, ils préparent.

Le structuralisme importe aussi tout particulièrement aux analystes lacaniens puisque les avancées scientifiques structuralistes en linguistique et en ethnologie sont à la base de la refondation de la psychanalyse par Lacan. Ce

*Périple* est donc tout particulièrement fait pour nous aider à réfléchir en quoi nous sommes encore tributaires du programme scientifique, des acquis, des impasses de cette grande époque révolue.

Dans *L'œuvre claire* vous entrepreniez de démontrer qu'il y a de la pensée chez Lacan, proposition en effet non triviale pour beaucoup de ceux qui pensent penser. Nul plus que vous n'a tenté de façon répétée d'éclaircir les positions de Lacan sur les rapports de la psychanalyse à la linguistique et au langage (deux questions qui sont bien loin de se recouvrir comme c'était clair dès *L'amour de la langue*) — rapports aussi à la science.

Or si Lacan naît à ce qu'il désignera comme son enseignement par la rencontre de la linguistique structurale (et plus encore de la démonstration par Lévi-Strauss que la parenté est structurée comme un langage), le point d'où ceci se pense aujourd'hui c'est, s'agissant de la linguistique et de la psychanalyse, le point conclusif, qu'on peut dire celui du constat d'un non-rapport, comme l'indique la citation de *L'Étourdit* (1972 donc) que vous soulignez : « Ainsi la référence dont je situe l'inconscient est-elle justement celle qui à la linguistique échappe<sup>3</sup>. »

De ce non-lieu vous donnez les attendus les plus rigoureux. Il en résulte que l'une des deux hypothèses finales de « Lacan I » (p. 150), très radicale, est que Lacan n'ait été sur ce point (des rapports de la psychanalyse au langage) qu'un détour inutile par rapport à l'injonction freudienne « parcourez la culture en tout sens<sup>4</sup> ».

L'autre hypothèse, que vous retenez, implique que non seulement le langage, mais la linguistique importe à la psychanalyse. Elle lui importe, mais seulement par sa possibilité, ni par ses méthodes ni par ses résultats. De ses méthodes, notamment dans ce qu'elles ont de plus nouveau scientifiquement (distribution complémentaire, traits distinctifs, paires minimales, cf. p. 142), Lacan n'a jamais fait aucun usage. Ce qu'il a paru lui emprunter comme résultats, chez Saussure et Jakobson, ce fut finalement pour dire qu'il les modifiait à son usage, et ne devait rien.

Sa possibilité : la linguistique en tant qu'elle est une science sans observatoire attesterait « de l'extérieur » la possibilité du principe « Il n'y a pas d'Autre de l'Autre » (« Lacan I », p. 150).

Précisons le concept d'« observatoire » : le problème posé à toute théorie expérimentale est que la théorie qu'on veut tester se glisse dans les conditions de l'expérience qui est censée la mettre à l'épreuve, d'où un problème de cercle. Un observatoire, c'est le recours à un segment scientifique indépendant de la théorie qui fait l'objet du test. Ainsi les lois de l'optique qui organisent la lunette astronomique sont-elles indépendantes des lois de

---

<sup>3</sup> J. Lacan, « L'étourdit », *Scilicet*, n° 4, Paris, Seuil, 1973, p. 46.

<sup>4</sup> Disons tout de même que cette formule nous paraît utile dans sa radicalité mais pas forcément soutenable en toute hypothèse — nous indiquons plus loin pourquoi.

l'astronomie elle-même. On voit que c'est une fonction de garant, un Autre de l'Autre épistémologique.

C'est dire que ce livre est bien fait pour qu'on s'interroge : que nous reste-t-il du passage par le structuralisme, sommes-nous à jour de ce grand ménage ?

### *La construction d'ensemble et le projet*

Il y a, pour ceux qui ont traversé cette époque de la pensée comme un champ de bataille obscur et tumultueux en même temps que glorieux, une grande satisfaction à parcourir les avenues royales que vous tracez. Pour ceux qui sont venus plus tard vous offrez aussi une table d'orientation et un bilan. Il est certain que les différents colloques ou synthèses sur la question ne sont pas parvenus à une telle clarté sur les concepts et les principes, mais c'est bien là l'intérêt : si la contingence a sa part, de dégager une intelligibilité — à cet égard le livre procure par rapport au structuralisme une joie intellectuelle très semblable à celle que procuraient les grandes œuvres de ce mouvement, et dont il parle si bien.

Ce livre est à la fois profondément mélancolique et allègre. De là sans nul doute une beauté singulière, fascinante.

La première partie est une navigation pour une part contingente (textes produits en des occasions et lieux divers) entre des *figures*<sup>5</sup> majeures du structuralisme (pris comme programme scientifique) ; reprise de textes en général introuvables, enrichis d'autres, inédits. Cette pluralité, cette navigation de port en port — un des sens pour moi du titre « périple » — contribue à mon sens au plaisir du texte, lui donne une aération, une diversité de ton, d'angles d'attaque sans nuire d'aucune façon à la grande cohérence du propos qu'explicite la géographie du continent pris dans son ensemble, constituée par la grande synthèse que présente la seconde partie du livre.

### *Figures*

Je n'ai pas le temps ici de commenter chacun des articles comme il le mériterait. Chacun devrait lire le « Saussure », capital pour l'ensemble, et particulièrement pour Lacan. Vous soulignez notamment la novation radicale du couple signifiant/signifié chez ce dernier par rapport aux stoïciens et à Port-

---

<sup>5</sup> Le sens de ce terme s'éclaire si on considère le commentaire que Milner fait du mot « linguisterie » adopté par Lacan à partir du moment où il prononce le divorce avec la linguistique. Il faut y entendre, dit-il, le nom « linguiste ». Lacan ne s'intéresse plus à la linguistique, mais il s'intéresse aux linguistes comme figures scientifiques. De même, parallèlement à l'effort pour définir le structuralisme, Milner dans ce livre s'intéresse aux figures des structuralistes, et ceci au-delà de leur stricte contribution au structuralisme. D'où ceci que l'article qui piste l'appartenance communiste de Benveniste pour la mettre en rapport avec une position marrane est tout à fait à sa place.

Royal (symétrie contre dissymétrie) — nouveauté méconnue ou déniée par Lacan en 1970 — peut-être pas sans raison<sup>6</sup>.

Je ne peux que recommander tout particulièrement « Benveniste I », où l'analyste trouvera une mise au point lumineuse sur la controverse engagée par Benveniste contre la théorie d'Abel sur le sens opposé des mots primitifs — critique qui vise clairement l'appui que Freud prenait dans cette théorie. Comment on peut avoir tort (sur le principe) en ayant raison (sur les faits ou les exemples) (Benveniste) et comment on peut avoir raison sur le fond en ayant tort (Abel, Freud). Le lecteur de Freud qui a quelque souci de logique — et qui peut se dire lacanien sans cela ? — y trouvera de précieuses indications sur la thèse fondamentale selon laquelle le rêve ne connaît pas la contradiction : vous montrez qu'il s'agit plutôt de l'indécidable, qu'un même élément peut signifier une chose et son contraire — mais qu'en outre il faut décider, fût-ce pour les deux côtés à la fois. Le linguiste apporte ici un éclaircissement précieux sur un point vif de la théorie analytique.

On savourera les magnifiques exemples d'histoire des sciences au sens où Canguilhem après Koyré en a fait une forme philosophique — à la fois rigueur des concepts comme pensée et non histoire des idées, et histoire des savants —, ainsi : « Benveniste II », « Jakobson », « Dumézil ». Exemple : l'article sur Dumézil (lequel est en fait en grande partie un hommage à Meillet) ; vous le montrez apparenté au structuralisme, mais relevant en fait d'un autre programme scientifique (celui de L'École linguistique de Paris, largement méconnue). Apparenté fondamentalement au structuralisme en ce que vous dégagez à ce propos comme bases de cette École, les propositions désignées par la suite comme le paradoxe modal : des lois *nécessaires* comme celles des sciences de la nature ; *contingentes* et particulières, variant selon les lieux, les sociétés et les temps, pour un objet qui n'appartient pas à la nature (la langue).

### *Les thèses d'ensemble : structure et structuralisme*

Venons-en à la chose même et d'abord à la structure.

#### *La structure indéfinissable*

Vous posez que la structure et l'élément de la structure, soit, en lacanien, le signifiant, sont en fait et en droit indéfinissables (p. 154). Ce sont des termes axiomatiquement simples et inanalysables. De là la pauvreté et la trivialité consternantes des définitions données par les meilleurs (« et voilà pourquoi votre structure est muette... »). Et voilà pourquoi les analystes

---

<sup>6</sup> Méconnaissance assurément, mais significative de ce que Lacan ne retient plus rien du saussurisme.

bafoillaient sur la structure, en faisant tout et le reste sans jamais pouvoir en articuler quelque chose de précis ! Réconfort paradoxal puisque sans solution.

Mais bien sûr il ne s'agit pas d'encourager ici le lâche soulagement. S'il n'y a donc pas de vraie définition, on peut et on doit montrer très précisément comment ça fonctionne, ce que ça implique et ce que ça exclut.

### *La structure n'est pas pensable avec la Mathématique des ensembles*

Ce que ça exclut : par exemple, remarque très notable (p. 155) (pas encore formulée jusque-là, point nouveau par rapport à *L'œuvre claire*, me semble-t-il), le fait que l'élément de la structure a avec la structure des rapports qui interdisent le recours à la théorie des ensembles : l'élément de la structure *n'appartient* pas à la structure au sens ensembliste (p. 157). C'est un cas particulier de « il n'y a pas de stratification » — principe que seul Lacan a formulé en toute clarté. Donc, rien à voir avec une structure au sens mathématique, laquelle exige absolument la stratification. Étrangeté d'origine au bourbakisme, aussi longtemps qu'on est dans le structuralisme en tout cas, bourbakisme où nous avons cru trouver le lieu d'une rigueur formelle possible, nous souvenant de la déclaration de Lacan selon laquelle il aurait ramené la psychanalyse à la théorie des ensembles<sup>7</sup>. C'est bien pourquoi si le structuralisme est un galiléisme, c'est-à-dire répond à l'idéal de la science mathématisée et empirique, c'est un galiléisme étendu, qui met en jeu une mathématique de la lettre distincte de la mathématique reçue (d'où la thèse du *Périple* : quand Lévi-Strauss se préoccupe de mathématique réelle, il sort du structuralisme).

### *Structuralisme : le programme*

Le nom de *structure*, ou encore système quelconque, équivaut donc à *un ensemble de thèses et de décisions méthodiques* qui constituent le programme scientifique du structuralisme — dont la deuxième partie du livre analyse la substance, l'importance et la nouveauté dans la science et la pensée, le destin. Il s'agit d'une problématique d'ensemble de ces sciences dites humaines — sciences du *thesei* — qu'on ne sait toujours pas nommer.

La mise en place part de ce que vous nommez *la grande polarité* : l'opposition *phusis/thesis*, nature/convention qui structure une division de tous les savoirs depuis l'antiquité grecque (les contemporains l'ont en général connue sous le nom des oppositions nature/culture ; nature/histoire ou nature/société) : la *phusis*, règne de la nécessité et de l'uniformité, de l'immuable. Le domaine du *thesei*, résultat de l'action collective des hommes, règne de la contingence et de

---

<sup>7</sup>Que la théorie des ensembles comme référence ait prévalu pour Lacan au moment où il s'écartait de plus en plus de la référence linguistique n'y change rien puisque le principe qu'il n'y a pas de stratification est affirmé plus nettement encore à cette période. En ce qui concerne les mathématiques l'usage de la topologie dont Lacan dit assez tôt « c'est la structure » — une structure, donc, non structuraliste, le problème serait autre.

la diversité selon les lieux et les temps — mais qui s'impose aux individus comme contrainte, voire comme nécessité.

Vous soulignez le nouveau sens que prend la *nature* avec l'avènement de la science galiléenne, nature comme ensemble des phénomènes réglés par les lois que la science mathématisée met à jour, pur corrélat de cette science, objet de calcul et d'expérimentation et non de contemplation. De cette dualité régulièrement méconnue provient l'équivoque qui s'ensuit dans les discours sur la nature, entre *phusis* antique et nature galiléenne — équivoque qui paraît insurmontable chez les plus grands savants eux-mêmes dès lors qu'ils parlent de la nature hors du champ de la science.

C'est ce cadre qui donne toute sa portée d'événement au structuralisme dont vous résumez le programme en cinq thèses.

1) La nécessité de pure *thesei* existe. C'est ce que vous nommez le paradoxe modal : elle combine une nécessité aussi contraignante que la nécessité de nature (au sens de la science), une contingence aussi sujette à variation de lieux et de temps que la *thesis* des Anciens, tout ce qui naît de l'action humaine collective.

Ce paradoxe modal constitue, en fait, un des fils rouges du livre (et de l'importance philosophique du structuralisme). Il avait déjà été pensé avant le structuralisme, notamment par l'économie politique et Marx, ou par la grammaire comparée.

2) La nécessité de *thesis*, une fois constatée comme une donnée, doit être érigée en objet de science en lui-même et pour lui-même : le nom de « structure » résume cette décision.

3) Toutes les manifestations particulières de *thesis* ont des traits communs passibles d'une méthode commune.

La mieux analysée est celle de la langue, donc la science de la langue est appelée à jouer un rôle particulier.

4) La nécessité de *thesis* ne peut être objet de science qu'à la condition expresse de ne pas être traitée comme un fragment de *phusis*.

Galiléisme étendu : science galiléenne, sans intégrer la « culture » dans la nature, sans la naturaliser.

5) On s'interdit toute hypothèse sur les origines d'une nécessité de *thesis*.

À ce point structure et structuralisme sont équivalents. Toutefois ce programme est repris par Althusser sans que, vous le soulignez, il ait à proprement parler entrepris une présentation structuraliste du marxisme. C'est qu'à ce programme il faut ajouter ce qui est plus spécifique de la structure au sens structuraliste, les traits essentiels qui relient système et éléments — et qui impliquent ce que vous nommez l'ontologie structurale, ontologie de type nouveau.

Vous donnez donc aussi des définitions intrinsèques :

(a) on connaîtra le langage en s'imposant d'en retenir seulement les propriétés d'un système quelconque ;

(b) seul un système a des propriétés.

(a) correspond au structuralisme faible ; (b) au structuralisme fort (p. 143, « Lacan I »).

Ces formulations mettent en évidence le minimalisme qui caractérise la démarche scientifique du structuralisme.

(a) indique bien le privilège paradoxal du langage et de la linguistique dans le structuralisme : science pilote, en ce qu'elle ne retient du langage rien de spécifique : la décision n'est donc pas propre à la linguistique ; elle vaudrait aussi bien pour l'inconscient.

« Structure » et « système » sont synonymes dès lors que système s'entend en un sens précis, celui mis en fonction à propos de la langue par Saussure, puis la phonologie structurale, c'est-à-dire qui implique des éléments relatifs, oppositifs, négatifs (abrégé : « distinctifs »).

### *L'épuisement du programme : fragilité et rupture*

Mais le structuralisme a connu une double fin, comme programme scientifique et comme mouvement d'opinion. Du côté programme, vous analysez en deux temps son extinction, épuisement en raison de fragilités internes, puis coup de grâce apporté par Chomsky sur le terrain de la linguistique. Ces pages font partie des plus éclairantes du livre.

Les déséquilibres internes :

1) Le galiléisme étendu suppose une mathématisation de type nouveau, de pure lettre, que ne reconnaît de fait aucun mathématicien.

2) La science et l'idéal de la science :

– unicité et spécificité de l'objet ;

– minimalisme des axiomes, des hypothèses et des concepts.

Ces deux réquisits constitutifs du programme structural sont non nécessaires pour la science contemporaine, et apparaissent source possible de stérilité.

3) le plus immédiatement frappant pour nous : le concept de *structure* est incessamment menacé soit de vide<sup>8</sup> (une analyse sévère d'une interview de Benveniste en donne l'illustration cruelle), soit, ce qui n'est pas la même chose, de tautologie (« solution » de Lacan, dans sa version hyperstructuraliste, cf. « *Lacan II* »). J'y reviens plus loin avec la question du spécifique.

---

<sup>8</sup> « par la notion de structure on ne saisit que ce par quoi toute structure est homologue de quelque autre.

La structure n'est rien si elle n'est un principe de saisie des homologies [...]

Mais alors la structure en général n'a aucune propriété sinon l'homologie. » *Le périple structural*, p. 224.

Chomsky

Sur chacune de ces contradictions l'intervention de Chomsky est radicale, intégrant les acquis dans un contexte théorique tout autre.

Il n'y a plus de galiléisme étendu : on retourne au galiléisme pur et simple, c'est-à-dire à la mathématique des mathématiciens. Conséquemment disparaît pour le langage le paradoxe modal, le langage en vient à être posé comme *phusei*, et non *thesei* : organe.

On ne parle plus de la structure, mais *des* structures, et celles-ci sont des structures mathématiques au sens simple. Simultanément les relations et connaissances produites sont spécifiques au langage, il ne s'agit plus d'une structure transposable dans tous les domaines du *thesei*.

L'ontologie structuraliste n'est plus nécessaire : les entités cessent d'être définies de façon strictement distinctives, elles redeviennent positives à la manière classique : mouvement que chacun des grands acteurs avait en fait amorcé pour son propre compte.

Ces analyses suscitent chez le psychanalyste la question de savoir si on a pris la mesure exacte de ces ruptures — même s'il est clair que Lacan lui aussi a dépassé son moment « structuraliste » — pour autant qu'il l'ait jamais été.

J'ajoute que si à partir de Saussure on a soutenu l'idée d'une scientificité galiléenne mais spécifique du *thesei*, inversement dans la suite de Chomsky se déploie le cognitivisme dont le projet est explicitement de naturaliser « l'esprit » et par exemple l'inconscient, de le réintégrer dans les sciences de la nature purement et simplement. Nous continuons de traiter par le mépris ces entreprises sans pouvoir ignorer qu'elles nous encerclent. En 1975 Lacan fait état de sa stupeur d'avoir entendu Chomsky lui exposer sa thèse du langage organe. Cette idée du langage tellement antipathique à la psychanalyse selon Lacan est aujourd'hui le préjugé scientifique dominant.

## II. Question sur l'ensemble : *doxa/theoria* — philosophie ?

On peut trouver votre distinction entre le structuralisme comme programme de recherche et comme paradigme (dans le registre de la *theoria*) qui en fait se passerait du « isme », « structurale » suffirait —cf. « *Anthropologie structurale* » — d'un côté, et le structuralisme comme mouvement d'opinion, dans le registre de la *doxa* trop tranchante<sup>9</sup>. Mais comme vous le faites remarquer cette séparation n'est pas de votre fait, elle a été affirmée par une bonne part des principaux acteurs du programme dans le champ du savoir qui ont rejeté le nom structuralisme du seul côté de l'opinion : ainsi Lacan qui assez

---

<sup>9</sup> La question effleure le lecteur de savoir si le clivage et les rapports entre ces deux registres, plus que des Grecs, n'hérite pas directement des rapports entre science et idéologie théorisés par Althusser et les *Cahiers marxistes léninistes* — et pourquoi pas.

rapidement a réservé au mouvement d'opinion le nom de structuralisme et toute sa sévérité (« Il durera ce que durent les roses, les Parnasses... » étant la plus douce de ces appréciations).

Vous soutenez au contraire que le mouvement d'opinion a son importance et même son mérite (cf. la discussion de ce point pp. 202-210).

À partir d'une lecture à la lettre fidèlement lacanienne, c'est-à-dire inversée, du mot de Lacan vous proposez d'élever le structuralisme à une dignité comparable à celle du surréalisme. Analysant la conjoncture historique et politique dans laquelle le structuralisme a pu triompher (l'analyse de la rupture avec l'idéologie d'après-guerre incarnée par Sartre comporte des aperçus saisissants<sup>10</sup>), vous soutenez donc finalement la légitimité d'une appellation unique pour la science et le mouvement d'opinion.

De cet intérêt pour la *doxa*, plus grand donc qu'on ne le croirait d'abord, témoigne l'éblouissant chapitre « La constellation des sujets » (dont le titre en ombre pourrait être « Sartre et le soleil ») où vous donnez une lecture de la philosophie structuraliste (côté *doxa*), son avant et son après (c'est-à-dire Sartre et Sartre) en prenant comme grille la Caverne de Platon. Les structuralistes apparaissent comme ceux qui, déclarant qu'on ne sort pas de la caverne (pour contempler les essences, la lumière et le soleil du bien) déploient un savoir cavernicole joyeux de la succession des ombres projetées. Position mise à mal par le retour en 68 du soleil platonicien sous la forme de l'absolu politique. La combinaison de l'abandon de l'absolu et de la joie intellectuelle paraît fort bien vu.

Une question ici : Lacan a-t-il jamais été structuraliste en ce sens-là ? Mais, rappelons-le, il s'agit ici du côté *doxa* — ou en tout cas philosophie.

### *Et la philosophie ?*

Si donc je pense que la coupure *doxa/theoria* est en effet fondée dans la chose même, je poserai une question que sa mise en œuvre me semble vouloir éviter : qu'en est-il de la philosophie par rapport à cette coupure ? La philosophie, qui n'est pas science, est-elle *doxa* ? Le présent livre peut-il être nommé autrement que : philosophie ? La philosophie, dans le structuralisme, il semblerait, à lire *La constellation des sujets*, que vous la mettez du côté de la *doxa* — ce n'est que pour la *doxa* en effet (qui conjoint dans son sens apparence et opinion) qu'apparaît la constellation, configuration de pure apparence et insue des astres qu'elle rassemble.

Au moment d'aborder dans la dernière partie ce versant doxique du structuralisme vous faites le bilan des points de *theoria* qu'il concerne, ce qui

---

<sup>10</sup> Un des mérites et des charmes de cet aspect du livre c'est une sorte de justice rendue, loin de toute fadeur éclectique, aux acteurs les plus opposés de la scène intellectuelle d'alors, Sartre et ses adversaires — preuve que le temps de l'histoire est venu..

donne la mesure de l'enjeu de ce mouvement dans la pensée : la relation *phusei/thesei* ; les modalités du nécessaire et du contingent ; l'idée de science galiléenne ; l'ensemble de la théorie de la connaissance (une méthode nouvelle d'analyse empirique des données) ; l'ontologie : une définition nouvelle de l'être et de l'identité, et de là une redistribution des rapports de l'Un, du Même et de l'Autre.

Ces questions sont certes en jeu dans la et les sciences, mais dans leur généralité comment les nommer autrement que philosophie ? Le problème n'est-il pas que la philosophie a un pied dans la *doxa* et l'autre dans la *theoria* ?

### *III. Questions sur Lacan et l'hyperstructuralisme : le quelconque et le spécifique*

Mes questions porteront toutes sur le rapport du quelconque et du spécifique. Vous mettez cette question au centre de la problématique du structuralisme dans son ensemble. La structure au sens structuraliste est par essence quelconque, non spécifique *du* langage. Principe de sa fécondité puis de son épuisement.

D'autre part l'appartenance de Lacan au structuralisme, non comme mouvement d'opinion mais comme paradigme scientifique, n'est pas simple. Naguère vous écriviez qu'en un sens déterminé Lacan était un antistructuraliste résolu. Vous posez maintenant qu'il a été en exclusion interne au structuralisme. Pour rendre compte de cette position vous formulez ce que vous nommez « la conjecture hyperstructuraliste » dont Lacan aurait été le tenant, conjecture qui formule une implication radicale du programme qu'aucun autre acteur de ce programme n'aurait adoptée. Elle se dit « *La structure quelconque a des propriétés non quelconques* », parmi lesquelles tout spécialement l'implication d'un *sujet*.

La question globalement serait : la position singulière de Lacan ne tiendrait-elle pas à ce qu'il ne s'est, malgré de multiples indications contraires, jamais situé sur le terrain de la structure quelconque, mais toujours de la structure spécifique à quoi ont affaire la psychanalyse et sa pratique. Et donc en ce sens jamais structuraliste. Question banale, mais non triviale, car elle engage sur le fond le rapport de l'inconscient au langage, fondement inaugural de l'enseignement lacanien incessamment en travail.

Je précise que cette hypothèse d'une structure spécifique pour l'inconscient, quasiment naturelle pour bien des analystes, n'a cependant rien d'évident puisqu'elle contredit rien moins que l'énoncé fondateur : « L'inconscient est structuré *comme un langage* » qui se présente bien comme l'affirmation d'une homologie de structure entre langage et inconscient — ce qui est le structuralisme même.

On peut la ventiler pour l'exposition en trois étages :

1) structure : l'inconscient structuré comme un langage ;

2) chaîne et signifiant : « le signifiant représente un sujet pour un autre signifiant » ;

3) l'ontologie structuraliste : la structure et l'objet.

### 1) *L'inconscient structuré comme un langage*

— L'enseignement de Lacan a pris son départ d'un appui trouvé dans Saussure, et les conséquences qu'en avaient tirées Lévi-Strauss et Jakobson. De cette rencontre fondatrice l'énoncé (« *logion* ») « L'inconscient est structuré comme un langage » est le résumé, le symbole, l'emblème.

Avec ce *logion* fondateur de tout l'enseignement lacanien vous n'êtes pas tendre, justement sans doute parce que vous le prenez au sérieux. Vous en soulignez les difficultés, les impasses, pour le justifier finalement par une lecture originale (qui est justement la théorie de l'hyperstructuralisme).

On sera d'autant moins fondé à vous reprocher cette lecture exigeante et critique que Lacan lui-même ne cesse d'en donner des formules variantes, et des lectures différentes, voire opposées.

Ce qui caractérise, redisons-le, c'est une des thèses majeures du livre, la structure au sens structuraliste c'est précisément qu'elle n'a *rien de spécifique* au langage, même si elle a été mise à jour à propos du langage.

Dire que *l'inconscient est structuré comme un langage* est donc une tautologie (OC), puisque le propre d'un langage c'est d'être structuré, et que cette structure n'est en rien spécifique au langage. C'est donc dire simplement que *l'inconscient est structuré*. Scandale ? Ce disant vous êtes parfaitement fidèle à Lacan qui dit, par exemple, dans le *Petit discours* à l'ORTF en 1966 :

« Il est structuré comme un langage ce qui est pléonasme nécessité pour me faire entendre, puisque langage est la structure<sup>11</sup>. »

Sauf que Lacan, me semble-t-il, fait basculer l'égalité de l'autre côté, ce n'est pas que langage ne dit rien de plus que structure, c'est que structure ne dit jamais moins que langage (= propriétés non quelconques ?).

Vous poussez donc la conséquence : c'est en tant que structuré et non en tant que langage qu'il est régi par métaphore et métonymie.

En structure, « Comme un » doit être entendu au sens fort de l'homologie et pas d'une quelconque comparaison et ressemblance. Mais le « un » de « un langage » fait problème ; il semble impliquer qu'il puisse y en avoir plusieurs. C'est pourquoi dans *L'œuvre claire*<sup>12</sup> vous ajoutiez que le *logion* est contradictoire : un langage en tant que structuré n'a aucune propriété structurellement distinguable d'un autre ; donc la référence à une pluralité de langages, que comporte le « un », contredit « structuré » au sens structuraliste (comme si un autre langage pouvait avoir une autre structure<sup>13</sup> !).

<sup>11</sup> J. Lacan, « Petit discours à l'O.R.T.F. », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 223.

<sup>12</sup> J.-C. Milner, *L'œuvre claire*, Paris, Seuil, 1995, p. 104.

<sup>13</sup> Ce qui sera précisément assumé quand dans « D'un discours qui ne serait pas du semblant » Lacan dira « l'inconscient est structuré comme un langage ; lequel ? Eh bien, justement,

C'est comme solution de l'aporie apparente du *logion* (mais pas son équivalent) que vient la « conjecture hyperstructurale » : « la structure quelconque a des propriétés non quelconques » ; il est clair que ce n'est pas un énoncé de Lacan, mais un énoncé qu'on suppose impliqué par ce qu'il avance. On est tenté de vous objecter que Lacan n'a jamais parlé de structure quelconque, mais de *la*, voire de *sa* structure. Mais en structuralisme « structure quelconque » est strictement synonyme de « un langage ». Donc, aussi longtemps que Lacan maintient son *logion*, votre formulation est fondée. « Langage » est absorbé par « structure » mais « inconscient » aussi : logiquement la structure de l'inconscient n'est pas plus spécifique que celle du langage, tant qu'il s'agit de structuralisme<sup>14</sup>.

Dans le parler analytique l'article défini de « la structure » ne renvoie pas à la structure « quelconque », mais à une unicité, la structure, la seule pour le sujet dit de l'inconscient, celle qui détermine *les* structures (les positions subjectives de l'être), névrose, psychose, perversion. L'inconscient structuré comme un langage, ce n'est pas dans l'usage analytique seulement métaphore et métonymie, c'est plus encore (comme vous le savez bien) la possibilité de formaliser l'Œdipe freudien à partir de la métaphore et la métonymie, et d'écrire le père comme un signifiant, une métaphore (d'où ceci que Lévi-Strauss a compté autant et plus que Saussure dans l'impulsion initiale). C'est le schéma R et l'écriture de la métaphore paternelle puis le graphe qui condensent ainsi langage, inconscient et Œdipe en tant que structure. C'est dans cette ligne que Lacan dira en 1974 « Ma chère structure, hein, ma structure à la noix, elle s'avère nœud borroméen ». C'est cette structure-là qui sous le nom plus que fâcheux d'ordre symbolique alimente la polémique actuelle dans la *doxa* contre la psychanalyse (lacanienne en particulier) au nom du politiquement correct.

La question serait donc : est-ce que Lacan parlant de la structure se prononce sur la structure quelconque, ou bien sur la structure en psychanalyse ? Irait bien avec cette deuxième hypothèse le fait que vous soulignez que Lacan ne fait aucun usage des méthodes structuralistes. Et qu'inversement aucun structuraliste n'a adopté le *sujet* de Lacan. Mais peut-être y avait-il identité entre la structure, la sienne, la seule, et la structure quelconque — identité reconnue par aucun autre : c'est, je crois, le sens de cette « conjecture hyperstructuraliste ».

Votre conjecture sur la conjecture, vous en soulignez la précarité non pas conceptuelle, mais historique. Lacan n'a développé ni la théorie du sujet, ni

---

cherchez-le », 19 février 1971 (indication d'Annie Tardits). A contrario, Lacan a pu en 1964 dire que l'inconscient « est structure de langage », cf. *Écrits*, p. 838, ou parler « du langage comme structure de l'inconscient », *Cahiers pour l'analyse*, n° 3, p. 10 : et là, plus de « un », plus de « comme » — sauf au sens de « en tant que ».

<sup>14</sup> Il peut être utile pour apprécier les réponses de Jean-Claude Milner de préciser que ce qui vient ensuite a été coupé à l'oral.

la théorie de la structure quelconque (en ce qui concerne le sujet dirai-je, ce verdict est frappant, car ce n'est pas faute de s'y être essayé). C'est dans les *Cahiers pour l'analyse* que se trouve la seule tentative conséquente dans le sens hyperstructuraliste. Mentionnons un argument, indice dans le sens de l'hypothèse d'une structure toujours en fait spécifique : quand publiquement en 1971 dans ...*Ou pire* Lacan congédie les *Cahiers* en les couronnant de fleurs, c'est au nom du fait que quoique « très, très, très bien » c'était marginal, parce que pas fait par des analystes. N'est-ce pas qu'il abjure le structuralisme, au nom de la spécificité analytique ? Sans doute était-ce une autre époque.

Mais ce spécifique de la structure de l'inconscient, s'il existe, doit être montré. Car ce que j'ai dit de la métaphore et de la métonymie, de leur application à l'Œdipe et aux structures freudiennes, va plutôt dans le sens de l'homologie et du structuralisme c'est-à-dire du « comme un langage = structuré ». Les écritures que j'ai citées en sont la mise en œuvre la plus claire.

Disons cependant, quant au fond, que la mise en œuvre du *logion* sur la structure est constamment doublée par une affirmation tout à fait différente, qui implique une relation de liaison réelle, de *dépendance matérielle* et non d'homologie structurale, entre langage, non pas *un* mais *le* langage et inconscient — affirmation qui finira par se formuler de multiples façons, telle celle-ci : « le langage est la condition de l'inconscient », mais qui est longtemps confondue avec le « structuré comme ». Or à ce moment-là, il s'agit du spécifique tant pour le langage que pour l'inconscient.

*La structure* est un système *fini*, point capital. Un élément est lui-même en tant qu'il n'est pas tous les autres, ses propriétés découlent de sa distinctivité et non l'inverse. Si le système n'est pas fini, on ne peut décider de l'élément, ni de ses relations. Au Japon en 1971, Lacan dit en substance quelque chose qui est très évident dans la pratique (c'est Freud sur le rêve) : « l'inconscient est structuré comme un langage — sauf qu'on n'a pas le code. » Mais le code, c'est le système, c'est-à-dire la structure ! Or à vous suivre, et il le faut, structure et élément sont rigoureusement corrélatifs, la structure c'est l'élément et l'élément c'est la structure. Donc si on n'a pas le code, on n'a pas non plus le signifiant<sup>15</sup>. Ou alors il faut sortir du structuralisme et admettre une définition positive et non plus distinctive du signifiant (passage à la lettre ?).

Ainsi s'expliquerait peut-être que des analystes puissent n'être pas d'accord sur le nombre de signifiants repérables dans le texte d'un témoignage de passe qui synthétise (à partir d'un point de clôture) de nombreuses années d'analyse, nombre de signifiants en tout état de cause fort peu élevé. Ces signifiants, en outre, sont toujours — dans la séance aussi bien — repérés comme des entités autonomes, et nullement « oppositives, relatives et

---

<sup>15</sup> Sauf à pouvoir définir la structure à un niveau plus minimal, cf. point 2.

négatives » — c'est bien pourquoi les méthodes de la linguistique structurale sont hors champ.

2) *Le signifiant, la chaîne, « le signifiant représente un sujet pour un autre signifiant »*

Cette absence du code — qui est donc spécifique au champ analytique — introduit une particularité et une limitation dans l'homologie du « comme un » : c'est pareil, mais c'est pas pareil du tout, car dans toutes les formes de structuralisme, le code justement, lexique et syntaxe, on le produit. Elle travaille les définitions que Lacan donne de l'Autre qui conteste l'idée de code pour le langage lui-même. Elle est, me semble-t-il, au principe de la définition que vous donnez de *la chaîne*, comme la structure minimale, celle que convoque « l'hyperstructuralisme » : dans la chaîne tous les éléments doivent être « *in præsentia*. » Le paradigme de ce fait est rabattu sur le syntagme. Autrement dit, on peut définir l'élément signifiant dans sa relation avec tous les coprésents (cf. la phrase). L'impasse de l'absence de code serait résolue : plus besoin du code pour déterminer structure et élément.

La chaîne serait la structure minimale. La fameuse définition « le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant » serait en fait la formule même de la chaîne, en tant qu'elle permet de définir la structure sans le code...

Comme définition du signifiant elle paraît enfreindre le principe logique élémentaire qui interdit, sous peine de cercle très vicieux, d'inclure le défini dans la définition. En fait ce vice logique n'est que la traduction de l'ontologie structuraliste : pour définir un signifiant il faut en définir deux, c'est la différence qui est première — ce qui va jusqu'au principe : le signifiant diffère de lui-même. En effet cette définition met en œuvre le principe structuraliste général selon lequel l'élément (pour Lacan le signifiant) est défini uniquement de façon relative (à un autre élément), oppositive — tout son être est dans ce qui le distingue et l'oppose aux autres éléments —, négative (son être ne se saisit que par ce en quoi il n'est pas l'autre (voire pas lui-même). C'est cela qu'abrège pour vous le mot « représente ».

J'ai cependant une difficulté théorique et pratique avec cette définition de la chaîne, comme réduite aux éléments coprésents. Soit en effet la définition de l'inconscient comme chaîne très méditée : « L'inconscient, à partir de Freud, est une chaîne de signifiants qui quelque part (sur une autre scène, écrit-il) se répète et insiste pour interférer dans les coupures que lui offre le discours effectif et la cogitation qu'il informe<sup>16</sup>. »

L'inconscient comme chaîne, celui qui est écrit par exemple dans la parenthèse du mathème du transfert, en quel sens est-il une liste finie de termes

---

<sup>16</sup> J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 799.

« *in praesentia*<sup>17</sup> » ? La *phrase* peut-elle ici servir de référence, comme vous semblez le soutenir ?

Peut-être est-ce en raison de ces difficultés que vous parlez du « mythe platonicien de la chaîne ».

Cet énoncé « le signifiant représente un sujet pour un autre signifiant » est donc équivalent pour vous de la conjecture hyperstructurale — implication du sujet dans la définition de l'élément de la structure minimale. Porte-t-il, comme il paraît, sur la structure quelconque (signifiant = élément de la structure quelconque), ou sur la structure en psychanalyse ? Si on vous suit bien, dans le structuralisme cette alternative n'existe pas au bout du compte. Donc Lacan dit seul ce qui est vrai pour tous. Ce qui éclairerait le paradoxe de l'article « Technicités de l'hyperstructuralisme » : les exemples y sont surtout linguistiques (phonologiques), sauf sur le point de l'antiprédicativité, alors que la position discutée est celle de Lacan, et de Lacan seul, qui n'a jamais utilisé la phonologie.

Il y a par rapport à cette définition du signifiant un deuxième temps très couramment occulté, où Lacan, s'y référant comme au fonctionnement général *du* ou *d'un* langage (quelconque justement) introduit des corrections et négations pour spécifier comment ça fonctionne dans l'inconscient (là-dessus difficile d'accorder les textes où il présente cette formule comme celle même des formations de l'inconscient, et ceux dont je parle ici). Il s'avère que cette formule sert avant tout à dire très précisément en quoi elle ne marche pas — ce qui donne au « comme un » un sens très différent de l'homologie simple. Quelles négations ?

L'une porte sur le *sujet* et donc sur la représentation (et donc sur la structure), l'autre sur *l'autre signifiant*. Je me limiterai ici à deux citations écartées dans le temps : « L'efficacité du refoulement, et qui n'est point autrement concevable qu'en ceci, que le signifiant présent dans l'inconscient, et susceptible de retour, est précisément refoulé en ceci qu'il n'implique point de sujet, qu'il n'est plus ce qui représente un sujet pour un autre signifiant, qui est ceci qui s'articule à un autre signifiant *sans pour autant représenter ce sujet*. Il n'y a d'autre définition possible de ce qu'il en est vraiment de la fonction de l'inconscient<sup>18</sup>. »

---

<sup>17</sup> Liste finie, c'est ce que postule l'écriture entre parenthèses, et l'idéal d'une effectuation complète en découle. *In praesentia*, on pourrait le dire dans la mesure où la définition même du refoulé selon Freud c'est qu'il est actuellement actif. Mais c'est bien différent de la co-présence de la phrase qui permet d'effacer la distinction entre synchronie et diachronie, syntagme et paradigme.

<sup>18</sup> J. Lacan, *L'Acte psychanalytique*, inédit, séance du 11 janvier 1968.

Les textes de *Scilicet* n° 1 disent la même chose, mais avec un jeu plus compliqué sur « représenter » entre représentance (*Repräsentanz*, symbolique) et représentation (se représenter, *Vorstellung*, imaginaire).

« Impossible de retrouver l'inconscient sans y mettre *toute* la gomme, puisque c'est sa fonction d'effacer le sujet. [...]

« Qu'est-ce que ce sujet, sujet divisé, a pour effet si le S1, le signifiant indice 1, se trouve dans notre tétraèdre — celui du discours analytique —, puisque ce que j'ai marqué, c'est que dans ce tétraèdre, il y a toujours une des liaisons qui est rompue, c'est à savoir que *le S indice 1 ne représente pas le sujet auprès du S indice 2, à savoir de l'Autre*. Le S indice 1 et le S indice 2, c'est très précisément ce que je désigne par le A divisé dont je fais lui-même un signifiant<sup>19</sup>. »

On voit d'ailleurs comme la thèse du spécifique est fuyante car de ce qui précède découle clairement que la formule « le signifiant représente un sujet pour un autre signifiant » n'est justement pas spécifique de l'inconscient — au contraire ; elle est soit la formule du langage en tant que tel, soit de la structure quelconque, en effet. Sauf qu'elle ne se reconnaît que dans la pratique analytique, et à partir de ce qui la contredit. La théorie de l'inconscient chez Lacan suppose donc une théorie indépendante du langage, et qui pourtant n'est recevable qu'à partir de l'inconscient, et se trouve entièrement distincte de la linguistique<sup>20</sup>. On pourrait dire que « le symbolique » comme registre condense ces paradoxes.

L'autre signifiant de la formule, Lacan n'a pas attendu 1977 pour le dire, c'est l'Autre, en tant que barré ; c'est aussi le savoir. S2 est un terme assez particulier qui abrège à la fois la totalité du savoir (la « batterie signifiante ») et ce qui, la trouant, rend la totalisation impossible, et qu'on peut nommer refoulement originaire. L'Autre manque, l'Autre n'existe pas, S2 a d'emblée d'abord nommé, écrit, le refoulé originaire. S2 écrit à la fois le savoir (terme qui vient en place du code manquant) et ce qui le troue, le refoulé originaire — l'essence du symbolique, c'est le trou.

Cette lecture ne va donc pas dans le sens de la conjecture hyperstructuraliste, ou du moins elle ne s'y tient pas : l'inconscient est structuré comme un langage (structure quelconque, propriétés non quelconques) sauf que cette structure est radicalement modifiée (spécifique).

---

Tout ce qui est de l'inconscient ne joue que sur des effets de langage. C'est quelque chose qui se dit, sans que le sujet s'y représente, ni qu'il s'y dise, — ni qu'il sache ce qu'il dit. » In « La Méprise du sujet supposé savoir », *Scilicet* n° 1, Paris, Seuil, 1968, pp. 35-36.

Certes « s'y représente » semble ambigu : est-ce pris absolument, voulant dire qu'il n'est pas représenté ou est-ce que ça introduit le « ni *qu'* il s'y dise ; ni *qu'* il... » (et serait à prendre au sens de la représentation, se représenter que) ? Mais la syntaxe implique de le prendre au sens absolu, comme premier des trois verbes énumérés. Cette lecture est largement confirmée par d'autres occurrences. C'est bien que le sujet n'y est pas représenté. « [...] à l'appel d'un signifiant dont il faudrait 'qu'il me représente pour un autre signifiant', je ne réponds pas présent pour la raison que de l'effet de cet appel, je ne me représente plus rien. » *ibid.* note 1.

<sup>19</sup> J. Lacan, *L'insu que sait de l'une bévue s'aile a mourre*, inédit, séance du 10 mai 1977.

<sup>20</sup> C'est en quoi je disais plus haut l'hypothèse du « détour inutile » peut-être un peu forcée. Le statut nécessaire de cette théorie du langage indépendante pose évidemment problème.

### 3) Questions sur l'ensemble et Lacan : l'ontologie structuraliste de type nouveau ; l'objet a

C'est un grand intérêt du livre de mettre en valeur l'ontologie de type nouveau introduite par le structuralisme (l'ontologie propre de Lacan, vous lui avez consacré *Les noms indistincts*). Ici il s'agit de l'ontologie structurale: Saussure invente une nouvelle distribution de l'Un et de l'Être, du Même et de l'Autre, de l'identité et de la différence. Vous désignez là un point du legs, de ce qui reste après l'épuisement interne du programme, et sa mise à mort. En effet une telle novation n'arrive pas tous les jours. Seuls Saussure et Lacan, dites-vous, se sont intéressés de façon conséquente à cette ontologie — vous prêtez même à Lacan le projet de produire le système de cette ontologie.

C'est à cela que me semble consacré «Lacan II. Technicités de l'hyperstructuralisme».

Comment ne pas vous être reconnaissant notamment de proposer dans ce cadre une déduction critique du principe  $A \neq A$  mis par Lacan au centre de sa théorisation du trait unaire, de cette logique du signifiant qu'il a laissé à d'autres le soin et le risque de produire méthodiquement ? Proposition dont on peut faire l'expérience qu'elle est inaudible aux logiciens et mathématiciens, et dont vous dites bien qu'il n'est pas sûr qu'elle soit pensable. Il me semble très notable que vous avanciez maintenant ce terme d'ontologie plutôt que celui de logique du signifiant (qui demeure toutefois). C'est le sujet, dites-vous, qui est porteur de ce qui dans chaque terme est non identique à soi — d'où la retombée facile dans le substantialisme des termes ; j'ajouterai qu'il me paraît facile de démontrer en prenant l'immense majorité de la production analytique qu'elle baigne dans le substantialisme du sujet aussi.

Beaucoup de lecteurs analystes ont ou auront le sentiment de ne pas s'y retrouver dans Lacan tel qu'il apparaît ici. Mais ces critiques quand elles parviennent à s'articuler sont en général injustes et surtout non pertinentes. La présentation que vous donnez tend à rendre cohérent et systématique ce qui chez Lacan se dérobe sans cesse au système. Bien loin de vous le reprocher on doit vous en rendre grâce : c'est bien en quoi vous pouvez nous aider à nous y retrouver justement.

Contradictoirement on va, dans une soif de complétude, désigner des manques, nommer tel ou tel point de la théorie ou de la pratique qui n'est pas représenté ici. Il est clair que les seuls manques pertinents sont ceux qui concerneraient le vif de votre propos — à savoir l'os intelligible (et non pas l'anecdote) de ce qu'il en est chez Lacan de la structure, et ce au temps du structuralisme (sur une période délimitée, donc).

Si l'objection concerne l'obscur sentiment, qui contrecarre un peu l'admiration intellectuelle éblouie, que quelque chose de l'os de la chose analytique a disparu, qu'en faire ? Qu'on se reporte à *L'œuvre claire* et plus

encore aux *Noms indistincts* pour voir à quel point vous êtes bien loin de l'ignorer, cette chose — c'est donc qu'ici c'est votre objet qui en est plus éloigné.

Il est clair que la question porte sur l'objet. Le vôtre dans ce livre d'un côté, mais surtout l'objet (a) de Lacan (sa seule invention, à l'en croire parfois). Dans *ce* livre il n'apparaît pas. Il serait très ridicule de vous imputer de l'ignorer, c'est donc qu'il ne fait pas partie de votre propos. Alors la question serait à deux étages : le premier porte sur la chaîne ; le second porte sur l'ontologie.

Dans la définition du signifiant il y a trois termes que Lacan a écrits respectivement S1, § et S2. Cependant, dès qu'il faut l'écrire sous forme de mathème, un quatrième terme est nécessaire, l'objet (a) justement. Et ceci dès avant les discours, dans l'écriture de la « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École<sup>21</sup> ». Cela est nécessité, non par des raisons formelles de la structure « quelconque », mais par le spécifique de l'expérience analytique — à moins que ce soit la même chose si *la* structure dit l'être parlant. C'est sans doute ce que dit Lacan. Mais alors plus de « comme un » qui tienne.

Concernant ces termes parvenus au nombre de quatre, vous indiquez justement, et c'est très éclairant, que Lacan rompt avec l'idée structuraliste de la structure dans l'écriture des quatre discours. En effet un principe fondamental de l'ontologie structuraliste, c'est que *l'être* d'un élément est indissociable de sa *position* (par rapport aux autres éléments). Donc la rotation de termes qui gardent leur identité aux différentes places du discours est peut-être une structure, mais pas structuraliste.

Mais l'objet (a) faisait partie nécessairement du dispositif bien avant cette écriture. Du point de vue de la psychanalyse, pas de structure sans l'objet (a). Or il me semble que si vous n'avez pas à en parler du point de vue où vous vous placez concernant Lacan hyperstructuraliste, c'est qu'il ne rentre pas dans l'épure : l'objet (a) n'appartient pas à la définition structuraliste de l'entité distinctive (négative, oppositive, relative), il ne relève pas de cette ontologie — même si on peut considérer qu'il serait, comme le sujet, une propriété non quelconque de la structure quelconque — ce que certaines présentations de Lacan encouragent tout à fait<sup>22</sup>.

---

<sup>21</sup> Dans le mathème du transfert, S1 et S2 sont représentés au-dessus de la barre respectivement par S et Sq. Au-dessous de la barre le § y figure comme le petit s de la signification, gros de la série des S dans la parenthèse qui abrège le savoir inconscient subposé — tenant-lieu, dit Lacan, du référent encore latent, *i.e.* l'objet (a).

<sup>22</sup> On trouve de façon régulière chez Lacan une double déduction de ses termes : une *a priori* analytique (au sens kantien), formelle, à partir de la seule structure de langage, une autre parallèle, empirique à partir de la matière spécifique de l'expérience analytique. C'est le cas pour l'objet (a), comme c'était le cas, j'avais tenté de le montrer jadis, pour le phallus ou le Nom-du-Père dans la première période. La superposition de ces deux déductions où l'empirique vient remplir la case de structure laisse toujours une béance.

Pourtant il est certain qu'il constitue une nouveauté ontologique justement, un être d'un genre inédit, fort difficile à coincer — une nouveauté que Lacan a longtemps cherché à faire saisir par son identification paradoxale au *Dasein* de la philosophie. Son coincement dans le nœud, vous l'avez médité dans *Les noms indistincts*. Mais cet être de type nouveau ne relève pas, en tant que tel, de l'ontologie structurale.

Si ce quart terme est vraiment impliqué par la structure même, il doit affecter la définition du signifiant aussi. Plusieurs années de séminaire de Lacan sont vouées à serrer toujours plus l'implication de l'objet dans la structure minimale du signifiant. Et c'est ce qui débouche sur les discours.

Vous dites que « représenter pour » est le sténogramme d'une existence oppositive, relative, négative. C'est-à-dire du pur structuralisme. Si la chaîne minimale contient d'emblée le quart terme hétérogène, qui n'est pas nommé dans la formule, cela affecte — structurellement — tous les termes. Que les termes (S1, S2, \$, (a)) se retrouvent dans l'écriture du discours, quand le quart terme est écrit, éjectés de l'ontologie structuraliste, et en rien dénaturés, indique peut-être qu'ils étaient déjà avant ectopiques à cette ontologie, pas sans hérésie autrement dit.

Ce ne sont pas là tant des objections que des questions que ce livre nous permet de poser, à Lacan autant qu'à Jean-Claude Milner.

J'espère avoir fait entendre que ce livre n'est pas seulement une stèle pour l'éternité, il est une invitation pressante à faire nous-mêmes le bilan de ce qui pour nous reste ou ne reste pas actif et vivant de ce programme, et il donne les repères pour le faire.